

L'éternelle adolescence

À mort la mort!, Romain Goupil

Gilles Marsolais

Numéro 98-99, automne 1999

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/25035ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Marsolais, G. (1999). Compte rendu de [L'éternelle adolescence / À mort la mort!, Romain Goupil]. *24 images*, (98-99), 75–75.

L'ÉTERNELLE ADOLESCENCE

PAR GILLES MARSOLAIS

À MORT LA MORT! ■ Romain Goupil

Connu surtout pour *Mourir à trente ans*, prix de la Caméra d'or en 1982, et pour *Lettre pour L...* (1993), deux films inspirés qui semblaient répondre à une nécessité et s'appelaient l'un l'autre dans le temps, Romain Goupil remet ça avec *À mort la mort!*, dont la démarche, qui veut tracer l'autoportrait d'une génération, paraît plus artificielle. Mais, inspiré de son propre livre au titre éponyme (Julliard, 1998), ce film, qui a fait l'ouverture de la Quinzaine des réalisateurs, n'en est pas moins jouissif, du début à la très jolie séquence finale dans la cour d'un immeuble qui, en scellant symboliquement le mariage de Thomas sous les acclamations de ses amis, nous renvoie au début de *Mourir à trente ans* et nous permet de mesurer toute la distance qui sépare ces deux films.

Le projet de tournage a surgi du constat que les copains de sa génération se retrouvaient surtout dans les cimetières à l'occasion des obsèques de l'un ou de l'autre. D'où la réaction du personnage de Thomas de vouloir braver cette marche inéluctable du temps par un mot d'ordre digne de Mai 68: «À mort la mort!», afin d'affirmer haut et fort le droit à la vie, à la liberté et à la... jouissance. Éros et Thanatos font donc bon ménage dans ce film dans lequel Goupil incarne le personnage d'un éternel adolescent gourmand des petits plaisirs de la vie et des femmes. On rigole au spectacle de ce mari-vaudage (post)soixante-huitard placé sous le signe de l'autodérision, et l'on est ébloui par les talents de funambule de l'acteur-réalisateur-scénariste qui se tire de ses mauvaises pas par des pirouettes élégantes.

Mais, cette œuvre n'en soulève pas moins le problème du piège narcissique du fait que des acteurs sont chargés d'incarner les personnages de copains militants, tandis que «les proches», les amis d'aujourd'hui, avec Daniel Cohn-Bendit à leur tête, font tapisserie sous forme de caméos comme pour

accréditer l'authenticité de cette tragicomédie dont Romain Goupil est l'épicentre à travers le personnage de Thomas, son *alter ego* qui est aussi le narrateur, ainsi qu'à titre de réalisateur et maître d'œuvre absolu du récit.

Par ailleurs, on a nettement l'impression que Romain Goupil jette le bébé avec l'eau du bain, dans la mesure où le personnage de Thomas semble rejeter l'action politique du revers de la main, à part un vague sursaut contre l'injustice, pour céder la place à cette morale de la jouissance. D'émouvant qu'il était dans les films précédents, parce que tourmenté par ses choix, le personnage central devient ici antipathique dans la mesure où, désinvolte, il se dédouane à bon compte de son passé militant, identifié au recours à la violence. (Dans les faits, le torchon brûle entre Romain Goupil et ses anciens camarades de la Ligue communiste révolutionnaire, qui ont trouvé dans la guerre du Kosovo une occasion d'accentuer leur différend.)

Au début, après la séquence du cimetière qui unit la fiction à la réalité, en mêlant les acteurs et les anciens activistes («les proches») devenus des vedettes politiques ou littéraires, on pourrait croire que Goupil se livre à l'autocritique d'une génération, la sienne, qui a tout largué et viré à droite, tout en se lovant dans les contradictions de la postmodernité. On rit donc volontiers lors de la séance onirique de désintoxication politique d'un groupe d'anciens militants, mais pour se retrouver bientôt devant une galerie de bonnes femmes flouées qui se pâment devant le seul homme du groupe qui soit encore vivant et qui soit resté un mec. Baratineur, il n'a qu'à paraître pour les «an-



Thomas (Romain Goupil).

ciennes» et les nouvelles lui tombent dans les bras, sans que sa très jeune femme, Ermine, ne s'en rende compte. Fi donc de l'autocritique de cette démission, puisque la nouvelle philosophie de Thomas/Goupil semble se résumer à cet appétit de vivre particulier. Certaines féministes ne l'ont pas trouvée drôle du tout!

Attaqué de gauche et de droite, ce film, d'une fluidité stylistique remarquable à travers ses nombreuses digressions narratives, qui combine l'autodérision et la complaisance avec une habileté diabolique, se veut un hymne à la vie, mais aura la vie dure. ■

À MORT LA MORT!

France 1999. Ré. et scé.: Romain Goupil. Ph.: William Lubtchansky. Mont.: Isabelle Devinck. Int.: Romain Goupil, Marianne Denicourt, Nozha Khouadra, Dani, Brigitte Rouan, Brigitte Catillon, Christine Murillo, Dominique Frot, Anne Alvaro. 95 minutes. Couleur.